

Le fait religieux en Europe orientale et en Russie

Par Jean-Pierre Arrignon

Les orthodoxes seraient-ils sortis du monde chrétien ?

Pour répondre à cette question la problématique d'approche pourrait être la suivante :

Depuis 1991, on a soldé les comptes du communisme mais on n'a pas ouvert les prétoires : il n'y a pas eu de procès, de jugements. Cette tradition, pourtant bien ancrée en Occident n'existe pas en Russie . Pourquoi ce manque ? Peut-on être laïque dans un monde passé du christianisme d'Etat (de Pierre le Grand à Nicolas II) à un athéisme d'Etat (car c'était loi d'Etat que d'être athée) ? Comment assumer cette laïcité dans un monde militant ?

Le christianisme russe présente des spécificités :

En 989, Vladimir reçoit le baptême et avec lui le peuple russe. La Russie devient chrétienne et entre dans un espace de foi et de religion totalement constitué (dogmatique établie lors des sept conciles œcuméniques de Nicée de 325 à 787) que des princes vont maintenir et structurer ; c'est là que réside l'idéologie de la Troisième Rome. Le christianisme s'est imposé sans coup férir .

Les Russes, devenus chrétiens, n'ont pas de martyrs ; il n'y a pas eu de soulèvements autres que païens marginaux. N'ayant jamais reçu le baptême du sang, ils n'ont pas de reliques. Ils ne savent donc pas quel rôle jouent les intermédiaires (les saints) par rapport à Dieu. Toutes les églises étaient placées sous le vocable de la Mère de Dieu, de la Sagesse divine, mais pas une n'était placée sous le vocable d'un saint. Par conséquent, il a fallu à ces populations une acculturation à un christianisme hérité, qui, lui, avait connu le baptême du sang qui a précédé le baptême de l'eau, qui lui-même a précédé le baptême de l'Esprit. Il s'agit donc d'un monde tout à fait original par sa genèse et nécessairement, celui-ci va se retrouver chrétien « tout prêt » avec en arrière-plan une tradition païenne. Comment va s'organiser ce monde ? Quelle démarche de spiritualité

va-t-il suivre car c'est par elle (plus que par la structure) que l'on peut essayer d'aborder les éléments qui permettront de comprendre les transformations . En effet, quand on parle des Slaves, des Russes, deux mots reviennent . Le premier est « l'âme slave » comme s'il y avait dans le registre de l'âme une spécificité. L'âme slave qui nous chavire évoque chez nous l'esthétisme culturel ; L'autre mot (qui lui est lié) est la double foi (*dvoevere verie*) qui caractérise ces gens curieux, chrétiens certes, mais tout pénétrés de leur héritage païen et qui auraient généré, à la lecture des Occidentaux, un phénomène de double foi, ce qui est faux.

chrétienté russe directement sur le plan divin et sur le plan marial. En effet, les Russes n'ont pas de Saints martyrs qui vont arriver tardivement en Russie. Les deux premiers martyrs sont deux princes frères, Boris et Gleb, fils du prince Vladimir (devenu chrétien). Peu avant la mort de leur père en 1015, ce dernier les charge de conduire une expédition contre leur demi-frère qui refusait de payer l'impôt ; ce dernier lance contre eux des tueurs scandinaves. Ils sont sous leur tente et ils savent qu'ils vont mourir. Leur suite les supplie de partir mais ils refusent ; ils souffriront le martyre en toute conscience (d'où leur nom de princes souffre-douleur) et seront tués par les Varègues. C'est donc dans un contexte de guerre civile que les Russes vont découvrir ce qu'est le martyre.

Cette particularité de la sainteté russe , qui est née dans ce contexte, est évidemment essentielle pour comprendre un des pans majeurs de la spiritualité orthodoxe. En effet, c'est le martyre de Boris et Gleb qui nous aide à comprendre pourquoi le temps du goulag s'est achevé sans que s'ouvre le temps des prétoires. Boris et Gleb (morts en 1015 et canonisés en 1042), doivent leur martyre à l'acceptation de leur destin parce que leur mort n'a de valeur qu'en tant qu'elle a été acceptée. De sorte que toute fuite, tout départ aurait été une annihilation de la valeur rédemptrice de leur martyre ; c'est en acceptant celui-ci qu'on accepte le plan de Dieu ; c'est une pierre d'angle de la spiritualité orthodoxe.

De même, les martyrs du goulag n'ont de valeur rédemptrice (pour eux-mêmes comme pour les Russes) que dans la mesure où ils assument leur destin. Juger et condamner leurs bourreaux n'aboutirait qu'à les assassiner une deuxième fois en les privant (cette fois-ci) à titre personnel et collectif de toute valeur rédemptrice pour eux-mêmes et la Russie. Or, cette problématique est fortement ancrée dans l'âme et



L'église du Saint-Sauveur à Moscou
cliché Ruiz

Comment s'est mise en place cette spiritualité radicalement différente ?

C'est dans le rapport au Dieu révélé que se manifestent tous les comportements de la vie. C'est ainsi qu'on a pu parler de « l'âme russe » presque comme une particularité dont les Russes (comme les autres Slaves) seraient porteurs. La liturgie, expression de ce rapport à Dieu, en est le témoin.

Pour ce qui est de l'héritage, les Russes ont hérité d'un christianisme constitué : ils ont une foi dans laquelle il n'y a plus rien à ajouter , rien à retrancher ; cette christianisation s'est faite pacifiquement. Ils sont donc rentrés dans un christianisme établi. Les églises, placées sous le vocable de la Transfiguration , de la Dormition de la Vierge, de la Sagesse divine, placent la

la démarche des Russes et des Slaves. Voilà pourquoi les Serbes orthodoxes ne comprennent pas davantage que l'on fasse un procès à Milosevic !

Cette conception du salut est propre au monde oriental. En effet, le salut de l'individu n'existe pas, il passe obligatoirement par le salut collectif. Dans la chrétienté d'Orient, il n'y a pas de Purgatoire ; l'humanité entière sera sauvée ou personne ne le sera. Et cette particularité de la prééminence du collectif sur l'individuel se traduit tout naturellement dans la liturgie. Celle-ci, expression de l'âme slave, nous séduit ; mais c'est d'abord un drame dialogué, un dialogue collectif qui voit la communauté rassemblée (aux temps forts de l'expression liturgique) autour de son porte-parole (le diacre) qui entre en dialogue avec le prêtre qui se trouve de l'autre côté de l'icône. Laïcs et clercs, ensemble et d'une seule voix (selon le principe de la symphonie cher à Byzance) forment le peuple chrétien rassemblée au sein duquel l'Esprit-Saint descend pour assurer la transmutation des espèces. Ce communautarisme profond ne limite en rien une spiritualité individuelle qui s'exprime, elle, à travers la vénération des icônes. Durant la sainte liturgie, en effet, le croyant s'exprime en tant qu'individu quand il se déplace à la rencontre des icônes auxquelles il s'identifie et devant lesquelles il manifeste sa vénération (par des signes de croix, des proskynèses, des baisers, des prières pour les vivants et les morts). Ce même croyant, individu devant son icône, s'exprime en tant que membre du corps ecclésial aux temps forts de la liturgie qui voit la communauté se rassembler derrière son diacre. La liturgie orientale est cette alternance permanente entre le temps de l'individu et le temps du collectif ; c'est celle-ci qui donne à la célébration orthodoxe son harmonie et sa cohérence. Le croyant est replacé dans la communauté des saints de Dieu (dont il est membre) qui l'accueille en qualité de témoin vivant de l'humanité en marche. La sainte liturgie devient alors temps de dialogue entre Dieu et ceux qu'il a créés à son image. C'est pourquoi, seule la voix humaine est en mesure d'exprimer à son créateur la foi en celui, qui, par son sacrifice, a accepté de racheter l'humanité entière. C'est donc une liturgie d'ouverture, dialoguée, qui pourrait expliquer (en partie) le succès de l'orthodoxie en Amérique latine (en Argentine en particulier). Le chrétien orthodoxe est un chrétien qui assume son destin. C'est par le martyre de son destin qu'il peut se racheter et, ainsi, ra-

cheter l'humanité. Dans cette logique, il ne peut y avoir de sphères séparées : celle du croyant et celle du laïc. L'Homme est ici-bas « l'icône de Dieu » ; en elle, se manifeste aussi l'unité de la Trinité. L'alternative au plan divin est l'athéisme d'Etat, ce qu'avait parfaitement compris les théoriciens du communisme. Dans cette logique, il n'y a pas de place pour la laïcité.

Cette spiritualité orientale présente aussi une autre spécificité. Elle est très imprégnée par la quête de la paix intérieure (hésychasme) et aussi marquée par la guidance spirituelle (*starets*). L'une et l'autre sont à la base de l'homme russe tel qu'il a été décrit par Dostoïevski (dans *l'Idiot* ou *les frères Karamazov*) mais aussi tel qu'il s'exprime par le système pentecôtiste (les Fols en Christ). La paix intérieure (hésychasme) est ce qui sépare le plus l'orient de l'occident. La tradition de la théologie expérimentale est une constante de la vie liturgique orthodoxe. Dès le 10^e siècle, sous l'impulsion de Siméon, le nouveau théologien, cette théologie connaît un développement particulier en révélant l'importance de la lumière divine (ce que l'on retrouve dans le mouvement des Pentecôtistes qu'on appelle en orient les Thaboristes). Mais il faut attendre les synodes du 14^e siècle pour que cette théologie de la lumière trouve son expression suprême chez Grégoire Palamas qui conceptualise la théologie de l'Esprit-Saint et des énergies divines.

Alors, désormais, la rupture est totale avec l'occident car la rupture prend sa source dans la définition de la grâce. Pour le monde occidental, c'est une qualité transcendante mais créée ; pour le monde oriental, la grâce, l'énergie divine défient l'homme ontologiquement. L'essence de Dieu est radicalement transcendante, donc plus ouverte. La rupture est d'autant plus vive que s'affrontent en plein milieu du 14^e siècle la mystique orientale et le rationalisme de la scholastique occidentale (héritée de Saint Thomas d'Aquin) qui nie toute valeur à la connaissance par l'illumination divine et érige la raison en seul instrument pour penser Dieu. Or, tout le monde orthodoxe a reçu la mystique de la lumière qui conduit à la « christification » (*Epître aux Galates*) des fidèles en Christ qui s'exprime d'une façon exceptionnelle dans les icônes d'A. Roublev. L'icône n'est pas une œuvre d'art (vision trop limitée), elle est l'expression d'une divinité incarnée, redéfinie (idée de perfection, d'où le nom d'icône des icônes). Alors, à côté de cette tradition mystique toujours très forte dans

le monde slave (comme aujourd'hui au monastère de Pskov), il y a l'institution de la guidance spirituelle du fameux *starets Zozime* de Dostoïevski qui est une tradition et qui prend sa source dans l'origine du monachisme russe. C'est Théodose des Grottes, fondateur et pasteur au monastère des Grottes à Kiev (1062) qui ne se borne pas à organiser son monastère selon les règles du *stoudi* mais qui veut faire du monastère (ici-bas) l'image de la Jérusalem céleste. Il veut que son monastère soit ouvert non à ceux qui cherchent, qui veulent fuir le monde, mais à ceux qui veulent approfondir leur foi dans le monde. C'est cette ouverture aux hommes qui lui vaut le surnom dont on l'a honoré : l'Ange terrestre ou l'Homme céleste. C'est près de cet « Ange terrestre » ou « Homme céleste » ou de ses continuateurs que nombreux sont ceux qui viennent chercher conseil, qui cherchent à être guidés. C'est Théodose qui introduit en Russie et dans le monde slave cette tradition de guidance spirituelle des pèlerins en marche vers la Jérusalem céleste. Mais cela n'a rien à voir avec la « *perigrinatio Christi* » de la tradition occidentale. La quête de la Jérusalem dans l'homme ne consiste pas à s'éloigner jusqu'en Orient, jusqu'aux Lieux Saints pour mettre ses pas dans ceux de Jésus. Ces pèlerins sont attirés par d'autres motifs moins nobles (notamment la recherche des plaisirs terrestres ; vin, femmes, etc.). La vraie démarche se trouve dans le cœur de l'homme. Le rôle du *starets* est de conduire l'homme à trouver en lui-même le Christ qui est en lui, à se révéler à lui-même. Point n'est besoin de partir vers des horizons lointains. La christification de l'homme se fait par la capacité de ce dernier à laisser entrer en lui la lumière divine sous la conduite du *starets*. Cette spiritualité si différente de la nôtre a connu un très long développement tout au long de l'histoire russe (avec *Païssij Vekovsky* et la philocalie au 18^e siècle et surtout le *starets Zozime*).

Une autre spécificité réside dans l'image du Christ chénitique, humilié mais vivant (*norodivie*) dont la manifestation est celle des Fols-en-Christ. Cette spiritualité est issue de l'épître de saint-Paul aux Corinthiens (« *ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages* »). Cette folie dans le monde a connu un très grand développement à Byzance (les moines fous comme André de Constantinople) et en Russie au 13^e siècle (Procope D'Oustioug en est le modèle) ; elle reste aujourd'hui très active. Ce type de

sainteté repose sur quelques traits essentiels. Le Fol-en-Christ rejette le monde dans lequel il vit, il est contestataire. Pour lui, ce monde est faux, hypocrite, souvent incompatible avec les valeurs enseignées par Jésus-Christ. Il refuse le rôle d'insertion sociale de l'église qu'il conteste. Le Fol-en-Christ est un révolté qui rejette les valeurs sociales et religieuses de tout temps établies au nom de l'imitation de la vie de Jésus-Christ. Mais il entend conduire celle-ci jusqu'à son terme, c'est à dire le Calvaire. On assume tout, jusqu'au bout (retour à Boris et Gleb).

Face à de tels personnages, les autorités civiles et religieuses de tout temps (des tsars et à l'époque communiste) ont constamment hésité sur la conduite à tenir. Il n'est pas anodin de souligner que ce mouvement s'est développé autour de l'opulente cité de Novgorod où la richesse visible côtoie une pauvreté tout aussi visible. Toute cette conception définit une spiritualité qui a formé cette «âme russe». C'est cet ensemble de démarches, beaucoup plus que les structures ecclésiales, qui constitue cette «âme russe» dont le clergé n'est (et ne peut être) que la courroie de transmission du pouvoir. Si un pouvoir s'effondre (comme en 1991), l'Eglise devient au service du nouveau pouvoir : elle était «eltsinienne» et aujourd'hui «poutinienne». C'est l'église établie, tradition orientale qui a tenu Byzance jusqu'en 1453 et qui tient Moscou jusqu'à nos jours.

En revanche, de la même façon, le chrétien orthodoxe trouve son élément de spiritualité propre à l'intérieur de l'élément de contestation que constitue le monachisme. En effet, celui-ci recouvre l'espace où, hors-cadre, l'individu va affirmer son ascèse pour porter en lui une démarche susceptible de rallier la cohérence du tout. Le salut de l'homme est la somme des ascèses individuelles et c'est dans les monastères (qui revivent actuellement) que se pratique ce retour à une discipline à la fois individuelle et collective. La contestation sociale véhémente se fait par le biais des *iourodivié* qui disent au monde que le message du Christ ne s'est pas arrêté en 632 (révélation à Mahomet). La révélation de Dieu aux hommes continue et elle se manifeste toujours et de tout temps à travers ces *iourodivié*.

On est donc en présence d'un fait religieux qui a une toute autre problématique d'appréhender le fait social dans ses rapports de l'individu au collectif, ce qui rend difficile d'être laïque aujourd'hui en Russie. Etre laïque, c'est à dire séparer la sphère de l'individuel de la sphère du collectif (qui

est une tradition dont nous avons hérité et dont nous sommes aujourd'hui porteurs), fait que nous en sommes dans une recherche d'identification, de cohérence à la constitution de l'Europe. En effet, on ne construira pas celle-ci si nous n'avons pas de commun dénominateur autour de l'affirmation de valeurs comme les Droits de l'Homme. En tout cas, c'est un espace d'ouverture très riche, très porteur qui pourrait contribuer à ce qui semble le combat essentiel d'aujourd'hui, à savoir désarmer les cultures. Nous sommes aujourd'hui des témoins dans le choc des civilisations car nous n'arrêtons pas de nous



L'église de Saint-Jean le Précurseur de Yaroslavl, classée patrimoine mondial cliché Ruiz

affronter par cultures interposées. Le grand message que nous avons à porter est, peut-être, de faire évoluer ce monde. C'est sans doute la grande aspiration du 20^e siècle de désarmer les cultures pour en faire des espaces de dialogue et non d'affrontement. Mais c'est un travail long et difficile d'autant plus que le monde slave est marqué d'identité. Pour les Russes, que l'on soit croyant ou non-croyant, le problème ne se pose pas. L'orthodoxie s'est identifiée à la terre russe (*ruskaïa zemlia*). Ils sont entrés dans cette logique d'héritage, de civilisation d'héritiers que leur a transmis l'empire byzantin. C'est très fort. Lorsque la petite division blindée de chars russes a fait son apparition au Kosovo, ils ont été accueillis avec les doigts levés en signe de victoire. Cela veut dire que le Christ, pour le monde oriental, est encore porteur d'héritage parce qu'il n'a pas à gérer le problème de l'inculturation qu'il a résolu dans son passé. Quand, au 10^e siècle, les Russes reçoivent le christianisme par le relais de leurs princes, ils ont évidemment une religion. Ils ont leurs dieux,

leurs princes, leurs princesses et même un panthéon très complexe issu de deux mondes, germanique et iranien. C'est de la fusion de ces deux mondes que naît un paganisme slave. Quand ils sont devenus chrétiens, les orthodoxes ont gardé les éléments du paganisme. Mais c'est un paganisme instrumentalisé ; il n'est plus qu'un décor qu'on va retrouver sur les murs des églises de Novgorod ou de Souzdal mais il n'est pas porteur de foi. La double foi (dvoe verie) ne se fait pas en direction du paganisme mais du christianisme latin, d'où la violence de la littérature polémique. Les Russes ont instrumentalisé le passé pour créer un christianisme vivant qui, aujourd'hui, renaît avec peu de pratiquants (- de 3% de pratiquants). Ils sont aux prises avec des problèmes de catéchèse dont ils ne connaissent même pas le sens du mot. Ils doivent se réapproprier un discours social chrétien éradiqué par un communisme militant (Musée de l'athéisme et de la religion). C'est donc leur spécificité qui se recrée aujourd'hui avec cette forte dimension d'héritier et d'espérance qui peut être dangereuse. Le Pape a visité beaucoup de pays du monde mais celui qui lui manque c'est la Russie. Les deux chrétiens, catholiques et orthodoxes, sont très différentes. Le monde russe aujourd'hui se sent porteur d'un héritage qui remonte à Constantinople (1453). « La 3^e Rome est debout et elle s'appelle Moscou et de 4^e il n'y aura pas ». Aujourd'hui dans ce monde russe, slave, se trouve l'espérance de conduire le peuple chrétien dans sa découverte de la Jérusalem céleste est perçue comme une mission. Cette volonté ne va pas sans risque ni danger. C'est une grande difficulté car cela incite les Russes à se replier, se refermer sur eux-mêmes et à vouloir naturellement prendre la tête du 21^e siècle et du troisième millénaire. Dans cette logique se retrouvent les deux enseignements dont celui de 70 ans de communisme qui n'arrêterait pas de répéter que chaque peuple arrive un jour à son pôle maximum. Il y a eu le temps du monde germanique (qui culmine au 19^e siècle) ; viendra inéluctablement le temps du monde slave pour assumer à son tour et en son temps la conduite de l'homme jusqu'à la parousie. Si on veut comprendre ce monde, il faut le regarder à cette aune présente très vivante, mais diffusée de façon très complexe moins par le relais des églises que par celui de la culture. Ils sont dans un cas comme dans l'autre indissociables, comme l'homme individu n'est pas dissociable de la société car l'un ne peut se sauver sans l'autre. ■